Zeitschrift: Film : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Fondation Ciné-Communication
Band: - (2001)
Heft: 20

Artikel: Le temps de vivre et le temps de mourir : "Yi yi" d'Edward Yang
Autor: Creutz, Norbert
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-932821

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le tem vivre et le

«Yi yi» d'Edward Yang

Le voici enfin, ce film unanimement salué depuis le Festival de Cannes et sa sortie en France, l'automne dernier! D'une ambition peu commune, «Yi yi» déploie tout l'art d'un cinéaste jusqu'ici ignoré par nos distributeurs, le Taïwanais Edward Yang. Chronique du quotidien et portrait de famille, il convoque tous les âges de la vie pour laisser une impression de plénitude et d'universalité rares. Le récent Festival de Fribourg n'a pas manqué d'honorer à son tour cette œuvre somptueuse en lui décernant son Regard d'or.

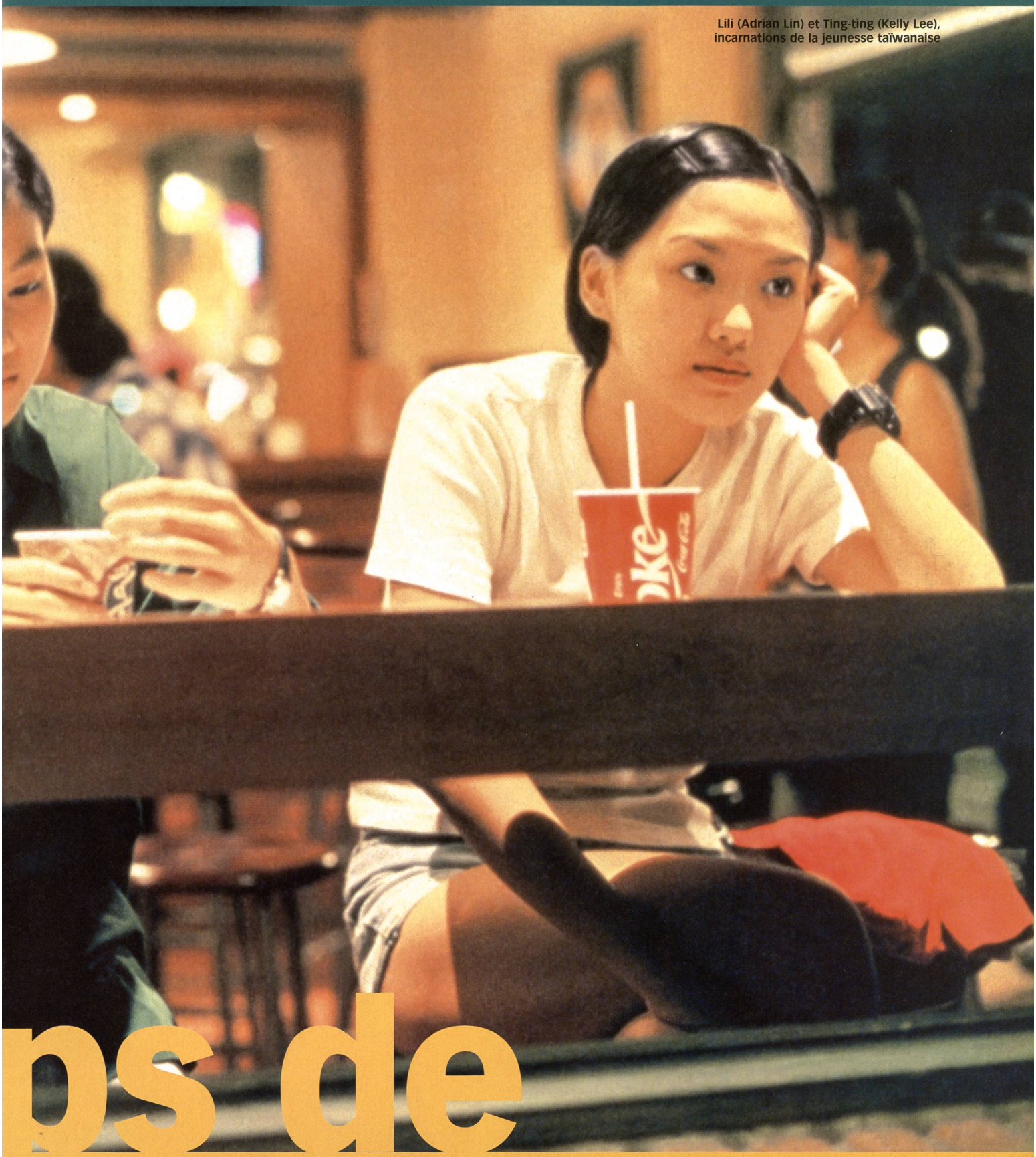
Par Norbert Creutz

Par où commencer? Avec sa quinzaine de personnages et sa multitude de micro-événements, «Yi yi» ne se raconte pas et raconte pourtant très précisément quelque chose qui nous concerne de près: nos vies. Aujourd'hui, dans la grande ville, à Taïpei, Paris ou Lausanne, peu importe. Il faut être très fort pour réussir à transmuter cette matière éminemment banale en or – en art plutôt qu'en *sitcom*, en révélateur plutôt qu'en brouilleur du réel.

Avec ce septième film en vingt ans de carrière, l'heure de la maturité a sonné pour Edward Yang le méconnu, dont ceux qui avaient pu voir «A Brighter Summer Day» (1991) connaissaient déjà l'immense talent. La cinquantaine tapante, le voici qui ressort de ses cartons un vieux projet rangé quinze ans plus tôt, après avoir compris qu'il n'était pas encore mûr. Ah, si seulement Paul Thomas Anderson avait eu la bonne idée d'en faire autant avec «Magnolia»!

L'expérience intransmissible

Nulle trace d'hypertrophie, de *pathos* ou de pluie de grenouilles ici [1]. «Yi yi», à l'image de son titre qui signifie «un et un», est d'une simplicité confondante… avant de dévoiler une multitude de sens cachés. Soit donc une famille taïwanaise de classe moyenne de la capitale. Le père, que ses associés ▶



Lili (Adrian Lin) et Ting-ting (Kelly Lee), incarnations de la jeunesse taïwanaise

ps de temps de mourir

appellent NJ, connaît des problèmes avec son entreprise d'informatique. La mère, employée de bureau, cache tant bien que mal une grave dépression. Leur fille, la sage Ting-ting, est en âge de connaître ses premiers tourments sentimentaux et leur fils, le petit Yang-yang, pose naïvement ses premières questions existentielles. Peu après le mariage du frère cadet de NJ, qui a réussi dans les affaires, leur vieille mère tombe dans le coma. Rien qui doive a priori bouleverser l'ordre des choses sinon que, sur le conseil du médecin, chaque membre de la famille devrait lui parler à tour de rôle…

Confusément, on devine que cet événement pourrait avoir plus de conséquences qu'il n'y paraît. Oh, la grand-mère endormie ne va guère occuper l'écran à partir de là, chacun étant bien trop occupé de son côté, mais sa présence reste néanmoins perceptible, rappel d'une mort qui rôde, ange gardien ou bien part de mauvaise conscience. Car l'un des moteurs de « Yi yi », c'est bien l'absence pesante de dialogue entre les générations et par là, l'impossibilité de communiquer son expérience à ceux qui viennent après. D'une scène qui réunit tout le monde au début, le film éclate ensuite en une subtile alternance entre les différents protagonistes et tisse un réseau de correspondances de plus en plus dense – jusqu'à ne former plus qu'une seule vie, unique et multiforme, partagée envers et contre tout. Le cinéaste n'affirme-t-il pas, dans sa note d'intention, que le sujet de son film est « la vie, tout simplement, une vie dont j'ai voulu illustrer toute l'étendue » ? D'où le premier sens du titre, l'idéogramme du « Yi » étant un trait horizontal, une ligne de vie.

En quête de la face cachée

Mais « Un et un », c'est aussi deux et tout ce qui en découle : liens entre les humains et figure du double, dualité fondamentale de toute chose et impossibilité du trois. Dans la structure du film, Edward Yang multiplie dès lors les effets de miroir, les scènes qui se répondent à distance et les situations problématiques créées par une rivalité : retrouvailles de NJ et de celle qui fut son grand amour avant son mariage, choix d'une alliance de sa firme avec les Japonais d'Ato ou d'Ota, triangle amoureux dans lequel se trouve embarquée Ting-ting, etc. Tout ceci ne serait encore rien sans la sobriété, la précision du rythme et du cadre qui caractérisent la moindre scène. Maître du hors-champ, Edward Yang y renvoie pour l'essentiel le spectaculaire (cf. la seule mort violente du film), peut-être pour mieux capter la beauté (cf. l'apparition devant un écran de la fillette qui tourmente Yang-yang et dont il tombe à ce moment éperdument amoureux).

Tout grand art étant par nature réflexif, c'est bien sûr le petit Yang qui en sera le vecteur. Frappé par le mystère de la mort et par l'expérience de l'injustice, il se dit que ce serait mieux si on pouvait aussi voir la moitié de la réalité qui nous échappe, celle qui se trouve dans notre dos. D'où l'idée de photographier la nuque des gens pour leur révéler leur face cachée, raillée par un professeur pour son rapport naïf à l'art moderne. Edward Yang, lui, n'a pas plus cette naïveté que la prétention à une quelconque modernité. C'est sereinement que le grand révolté du cinéma taïwanais accepte désormais sa part de classicisme comme son incapacité à voir l'autre moitié de la vérité, « celle sur laquelle se construit notre créativité ».

De cet art apaisé (« regarder la vie dans son entier force à la paix ») découlera le pardon de la grand-mère (elle se réveillera le temps de confectionner un magnifique *origami*[2] et la promesse de Yang-yang d'inventer le moyen de la retrouver. Complexe et généreux, « Yi yi » est décidément de ces rares films capables de vous réconcilier aussi bien avec la vie qu'avec le cinéma. ■

1. Que l'on voit dans « Magnolia ».

2. Au Japon, art traditionnel du papier plié.

Réalisation, scénario Edward Yang. **Image** Yang Weihan. **Musique** Peng Kaili. **Montage** Chen Bowen. **Décors** Peng Kaili. **Interprétation** Wu Nianzhen, Kelly Lee, Jomathan Chang, Chen Xisheng, Ke Suhun, Elaine Jin, Issey Ogata… **Production** Shinya Kawai, Naoko Tsukeda. **Distribution** Trigon-Film (2000, Taïwan / Japon). **Durée** 2 h 53. **En salles** 28 mars.